

EN DIRECT...

... D'AFRIQUE ET LANGAGE

SESSION DE CHANTILLY
FRANCE - JUILLET 1972

M. Kone, malien, est instituteur à l'IPEG de Sikasso (Mali). Il est actuellement en France pour deux ans afin d'y poursuivre des études de psychopédagogie.

M. Mangara, malien également, est professeur de psychologie, détaché à l'IPN de Bamako. Il poursuit en ce moment en France un cycle d'études identique.

- Vous êtes actuellement en troisième semaine du stage d'Afrique et Langage.
Pourriez-vous m'exposer les motivations qui vous ont poussé à faire ce stage ?

M. KONE :

C'est très simple, le titre du stage a tout d'abord joué : Linguistique Africaine. Les questions traitées ici coïncident avec les problèmes que nous nous posons dans notre pays, à savoir la possibilité d'insérer une langue nationale dans notre système scolaire et surtout dans le cadre de l'alphabétisation des adultes.

M. MANGARA :

Au niveau de l'enseignement du français à l'école, ce stage nous intéresse à deux points de vue. Le français est, jusqu'à présent, enseigné d'une manière « aveugle ». Je m'explique : on ne reconnaît pas l'origine des erreurs des enfants. Grâce aux progrès de la linguistique moderne et à travers les problèmes soulevés au stage de Chantilly, nous voyons que la majorité des erreurs des élèves sont reconnues comme des interférences. Dans la situation concrète actuelle, tel que le français est enseigné, l'acquisition de connaissances linguistiques nous permettra de mieux cerner les difficultés et d'y remédier.

- Qu'entendez-vous par interférences ?

L'enfant africain qui apprend le français transpose dans cette seconde langue les structures, le mode de découpage de sa langue maternelle. En Bambara il y a un seul mot « à » pour remplacer « il et elle » et « le, la, lui » en français. Par exemple :

à tara = il ou elle est partie selon qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme dans la situation concrète.

fa yé à gosi = le père l'a frappé
fa yé à so doloki = le père lui a donné boubou.

Les enfants ont beaucoup de difficultés à utiliser « il et elle », « le, la et lui » à cause de ce seul équivalent « à » existant dans leur langue.

Je reviens au second point annoncé. Au cas où l'on opterait pour un enseignement dans la langue nationale à l'école, la linguistique nous permettrait de faire de ces langues des moyens efficaces d'enseignement évitant ainsi de traiter toujours l'enfant à un niveau inférieur à celui de son âge mental. Car un fait est clair. En enseignant exclusivement en français on perd au moins un an à lui donner l'instrument d'étude nécessaire qu'est la langue française, et il traîne avec lui ce retard qui va souvent en s'aggravant.

Vos motivations appellent chez moi deux réflexions. Vous parlez de l'introduction des langues africaines dans l'enseignement, nous croyons savoir que le Bambara occupe une place privilégiée. C'est une langue nationale dont on commence à étudier l'écriture et qui est parlée par la majorité de la population malienne. C'est donc une position particulièrement favorable.

- Avez-vous recueilli sur ce point le sentiment de certains de vos collègues dont le pays présente un « damier linguistique » très diversifié ?

M. KONE :

J'ai eu l'occasion de voyager en Côte-d'Ivoire et j'ai été frappé par la diversité des langues pratiquées et la naissance d'un type de créole que l'on pourrait exploiter comme compromis pour résoudre le problème de l'enseignement d'ethnies aussi diversifiées. Comme tout créole, c'est une détérioration de langues, mais on pourrait l'utiliser au départ afin de donner une culture de base. C'est intéressant car, formellement, ce créole se réfère au français, mais sémantiquement il est l'expression de cultures locales et des français auraient bien du mal à le comprendre.

- Vous avez parlé dans vos motivations de l'alphabétisation en bambara; je crois que l'alphabétisation fonctionnelle est assez avancée au Mali.
Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

M. KONE :

L'alphabétisation en bambara permettra de combler le fossé entre

les générations futures et les générations anciennes qui n'ont pas eu d'école. Elle permettra d'entreprendre un travail de formation professionnelle et d'éducation sociale. La motivation pour une alphabétisation en français reste faible. Elle demande un temps long et décourage les générations anciennes qui disent que jamais ils ne seront assez instruits pour occuper un poste dans l'administration. Tandis qu'avec l'alphabetisation fonctionnelle, c'est-à-dire reliée aux activités de chacun, le problème de la motivation est résolu. Il y a correspondance entre l'apprentissage du bambara et la lecture des modes d'emploi sur le maniement et l'entretien des instruments aratoires, l'enseignement ménager, l'enseignement de la puériculture, la lecture des ordonnances et l'emploi des médicaments, les sources d'information : magazines, journaux, problèmes politiques.

- Pour en revenir au stage d'Afrique et Langage, pouvez-vous tenter une évaluation en cette fin de session de ce que vous a apporté l'enseignement ?

M. MANGARA :

Jusqu'ici, nous, issus de civilisations orales, utilisons notre langue d'une façon uniquement spontanée. Pour la première fois depuis cette session, je me suis situé extérieurement à ma langue, à travers une approche systématique. Certaines règles formulées par le professeur Houïs, dans sa typologie des langues, m'ont permis d'entrevoir de façon structurale les règles fondamentales du bambara.

M. KONE :

Comme l'a précédemment souligné mon collègue, le choix d'une langue d'enseignement posait un certain nombre de problèmes. Avec les données linguistiques que nous avons eues, nous sommes

beaucoup plus objectifs et nous sommes guidés par la fonction véhiculaire de la langue et l'évolution qu'elle subira avec le modernisme. Ceci sera facilité par sa structure même beaucoup plus souple que le peut par exemple, qui a des normes assez figées. Par ailleurs, nous sommes plus à même de réfléchir sur l'histoire de notre pays. En effet, en partant d'une analyse linguistique des noms propres de personne et des noms de lieu, on peut arriver à cerner les origines des villages et des ethnies jusqu'à présent non déterminées dans l'histoire.

M. MANGARA :

L'anthropologie linguistique permet aux civilisations traditionnelles de repenser d'une manière qui leur est spécifique leur problème historique. Je veux dire par là que l'on rejoint tout le problème de l'oralité et c'est ce que nous a montré le stage d'Afrique et Langage. Pour faire ce que j'appellerai un passage historique vers une forme moderne de civilisation, il faut y intégrer les valeurs relatives à la civilisation de l'oralité. A mon avis, ce n'est pas à une simple copie des civilisations techniques que nous devons nous livrer.

- Pour un observateur extérieur, l'oralité est souvent liée à primitivité. Quelle est votre attitude à cet égard ?

M. MANGARA :

Pour moi, l'oralité a toujours été considérée sous son aspect positif. C'est un mode de vie avec ses valeurs et ses normes. Les règles qu'on en dégage sont des règles en situation de dynamisme.

- Vous estimatez donc qu'on peut et doit garder ces règles en état de dynamisme en évoluant vers une civilisation moderne ?

M. MANGARA :

Oui, je ne veux pas employer le mot de civilisation technique qui serait une copie de ce qui existe ailleurs. Il y a un modèle qui est à rechercher par nous, pour sauvegarder la dimension de l'oralité qui a existé en Europe et qui a été détruit. Cette copie formelle sociale et économique aboutit à une détérioration des rapports humains. Ce sera une tâche de grande ampleur et qui ne sera pas facile.

- Comment envisagez-vous de réinvestir ce que vous a apporté cette session ?

M. MANGARA :

En diffusant autour de nous au maximum ces connaissances précises que nous avons acquises.

M. KONE :

Grâce à la linguistique, j'ai davantage pris conscience du déchirement que subit l'enfant quand il vient pour la première fois à l'école. Beaucoup d'objets mis à sa disposition pour en faire un usage intelligent sont étrangers à son milieu culturel, ce qui donne à réfléchir sur la conception même du support d'enseignement que l'on va lui donner. On acquiert à son égard une attitude beaucoup plus bienveillante et l'on saura que l'enfant qui s'adapte difficilement n'est pas pour autant inférieur à son camarade qui a vite fait des progrès. Il est sans doute plus en avance dans sa vie culturelle traditionnelle et il a plus de peine à se défaire des conceptions que lui apporte cette même culture traditionnelle.

Sur le plan pédagogique, on peut résoudre certaines difficultés grâce à la linguistique contrastive. Elle permet de déceler des fautes fréquentes chez des élèves déjà avancés de CE2 et de CM1. Prenons par exemple, la substitution du pronom « lui » au pronom « le », ce qui est normal puisque dans la langue maternelle de l'enfant il

n'y a qu'un seul ton haut et qu'il n'y a pas de problèmes à se poser. Une lutte sans compréhension contre ces vices de formes ne crée-t-elle pas l'inhibition chez l'enfant, un découragement qui entraîne la prolongation de la perte de temps dont on a parlé dans la scolarité. Cela permet également de revoir la grammaire qui, jusqu'ici, est enseignée de façon traditionnelle avec une structuration de la phrase qui n'apparaît que tardivement. Il faut, tout en conservant l'étude analytique, que l'aspect structural et spontané intervienne dès le début.

M. Dominique Mallet, prêtre, a passé 7 ans au Rwanda dans la région de Butare où il a été vicaire de paroisse pendant 3 ans et demi et où il a rempli son ministère entièrement en langue kinyarwanda. Directeur d'un établissement secondaire pendant 3 ans, il repart en Afrique au mois d'octobre.

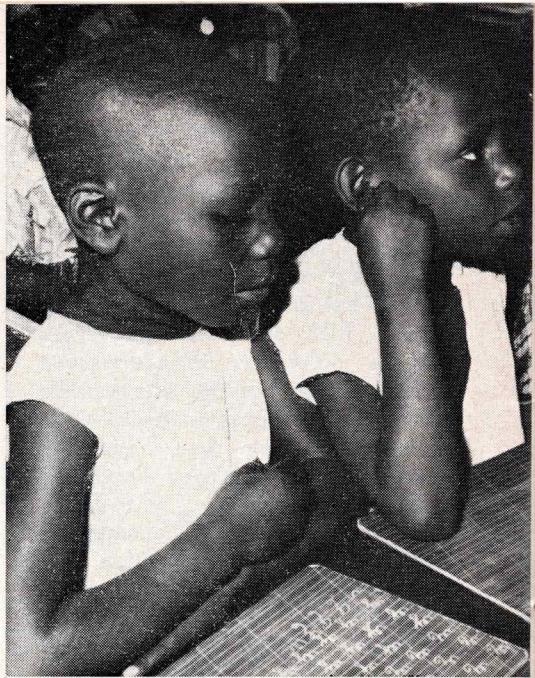
● Comment avez-vous appris le kinyarwanda ?

Il existe une école de langue créée par les Pères Blancs qui, tous les ans, organisent des stages d'initiation de six mois. La méthode employée comprend des cours de grammaire et de lexicologie avec des travaux pratiques animés par des Rwandais. On ne peut pas dire qu'elle soit très scientifique, mais ce n'est pas non plus du bricolage. Elle est empirique et efficace. Par exemple, tous les tons rwandais sont indiqués. Il faut bien compter une année pour arriver à une certaine maîtrise d'expression et de compréhension du vocabulaire, de la tonalité et de l'accent. Le Rwanda, ex-colonie allemande, fut mis sous la tutelle de la Belgique par la S.D.N. puis par l'O.N.U. Il a acquis son indé-

pendance en 1962. Il présente une unité linguistique totale qui avait permis un certain développement de l'enseignement primaire dans la langue du pays. La langue véhiculaire des notions de base était et est toujours le kinyarwanda. L'enseignement du français est introduit progressivement surtout pendant les deux dernières années du cycle primaire.

● Quelles sont les motivations qui vous ont poussé à suivre ce stage ?

Je peux vous citer deux raisons principales de ma participation à ce stage. J'estime que la connaissance de la langue est le meilleur moyen pour comprendre de l'intérieur la mentalité de l'autre, par une véritable pénétration, une osmose qui prend du temps. Ce moyen d'approche des autres est long mais c'est le seul. J'ai pu constater que, tant du point de vue religieux que de celui, par exemple, de la vulgarisation agricole, on ne peut arriver à rien sans une connaissance réelle de la langue, ni à comprendre, ni à expliquer. Bien des expériences de développement ont échoué parce qu'elles se déroulaient uniquement en français. D'autre part le fait que je maîtrise à peu près la langue me permet d'être parfaitement conscient du traitement que je lui inflige : cela ressemble à un massacre ! J'ai, en particulier, de grosses déficiences au point de vue phonétique. Je suis donc venu à Afrique et Langage chercher des instruments adaptés à l'Afrique pour mieux saisir tels qu'ils sont les tons et les structures de la langue que je suis amené à parler. Le kinyarwanda est une langue à part entière, très belle, et qui comporte une extraordinaire richesse d'expression, de nuances, de subtilités. La parole y est un art. Elle fait partie du groupe des langues bantu et est très proche du kirundi avec laquelle il y a intercompréhension globale. Elle est apte à assurer toutes les fonctions de communication nécessaires dans



Classe rurale au Rwanda.

une société. Elle fait des emprunts au français, au kiswahili, mais pas plus que le français n'en fait à l'anglais et elle transforme simplement ces emprunts d'après la structure de la langue.

Il y a également une autre raison. La linguistique est une science humaine importante avec une ouverture sur la réalité anthropologique et je désirais y acquérir un début de formation. Il est plus facile de se recycler en psychologie et en sociologie.

● Pouvez-vous faire une évaluation de ce que vous a apporté ce stage ?

Je le considère comme une session d'initiation. Ce n'est pas avec un stage de trois semaines — aussi sérieux soit-il puisqu'il s'agit d'un véritable enseignement universitaire — que l'on fait le tour d'une science et il serait naïf de le croire. Ces cours ont attiré notre attention sur les faits phonétiques, qu'ils soient de consonnes, de voyelles ou de tons. Par les travaux pratiques on nous a sorti d'un « son centrisme » et l'on nous a montré que des sons que nous entendons de façon identique ne le sont pas. Nous acquerrons le

« soupçon » que ce ne sont pas les mêmes que ceux que nous entendons en français. Je confondais en kinyarwanda accent et ton, je vais maintenant prêter grande attention aux deux.

Nous ne sommes pas devenus phonéticiens ou phonologues mais nous avons été rendus sensibles aux faits phonétiques et phonologiques et nous serons à même de partir de ces acquisitions pour notre travail sur le terrain. Les véritables désarticulations de sons que nous avons effectuées nous aident à les reconnaître et à les prononcer. J'ai plus insisté sur l'aspect phonétique car c'est sur ce point que je ressentais le plus de besoins mais la présentation théorique et pratique des nouveaux critères actuels d'analyse grammaticale (structurale) m'ont beaucoup apporté au point de vue scientifique indépendamment de la langue que j'apprends et au point de vue pratique m'a mieux permis de comprendre les structures du kinyarwanda.

J'ai beaucoup apprécié « l'humilité » d'Afrique et Langage. Ce n'est pas parce que nos professeurs dans ce stage n'ont pas trouvé le moyen d'analyser des faits d'origine linguistique ou non linguistique qu'ils en nient l'existence. Ils n'évacuent de leurs préoccupations ni la sémiologie, ni la psychologie, ni l'histoire. Ils ne veulent pas réduire l'homme à la langue (phonétique, phonologie, structures) mais ils admettent toutes les autres dimensions humaines qui peuvent intervenir. Je considère également que l'enseignement reçu ici est très sérieux sur le plan scientifique et qu'il présente une grande cohérence et une grande rigueur dans le raisonnement.

● *Comment envisagez-vous de réinvestir vos acquisitions ?*

Quel que soit mon travail, je souhaite pouvoir consacrer du temps, chaque jour, pour étudier la langue pour elle-même. Repartir au Rwanda n'est pas une situation

facile. Je fais toutefois une constatation : je suis devenu maintenant doublement étranger. Par l'imprégnation de la langue je ne suis pas devenu pour autant Rwandais et par ailleurs je ne suis plus tout à fait Occidental. C'est une position d'inconfort mais peut-être est-ce celle qui permet la communication.

●

M. Jean Crocq est professeur de français dans l'enseignement supérieur au Département des Langues Vivantes de l'Université de Legon au Ghana.

Mon ouverture à la linguistique africaine est récente. Mes connaissances en fula et en twi restaient assez élémentaires. Depuis un an et demi je suis entré en relation avec le centre de linguistique d'Accra et j'ai décidé de poursuivre plus systématiquement mes études de linguistique. L'équipe de l'Université de Legon est particulièrement entreprenante. On y est spécialement avancé dans diverses recherches à caractère socio-linguistique. J'ai l'intention de revenir vers le twi avec plus d'exigences. Il y a au Ghana 51 % de locuteurs de langue akan (twi et fanti) et des locuteurs de langue éwa, gaadangme, dagbahi et haoussa. Le choix d'une langue nationale suppose un choix politique. La langue véhiculaire est l'anglais. L'enseignement primaire est amorcé pendant deux ans dans une langue ghanéenne et dans le secondaire la langue d'enseignement est l'anglais. La position du français était jusqu'à présent excellente. Son enseignement est obligatoire dans le secondaire. Mais il semble qu'il se soit produit un certain changement, les sciences gagnant en prestige. C'est ainsi qu'on constate une amorce de désaffection pour l'apprentissage du français, dans certains établissements secondaires où l'on tiendrait à penser que c'est une perte de temps.

Ayant rencontré le professeur Houis lors d'un congrès à Accra et ayant appris à Lomé qu' « Afrique et Langage » organisait une session sur les langues africaines, j'ai décidé d'y participer. Il est très intéressant, après avoir fait partie d'une équipe de linguistes africanistes anglophones de voir travailler des linguistes africanistes français. L'approche française est plus souple, moins techniciste. Le professeur Houis a d'emblée une perspective humanistes et une ouverture sur les divers problèmes culturels et politiques qui se posent. J'ai trouvé à Afrique et Langage une grande sensibilisation aux problèmes humains; la perspective anthropologique s'associe d'une façon équilibrée au domaine proprement linguistique. C'est ainsi qu'à côté d'une linguistique de spécialistes on en découvre une autre qui n'évacue ni le sens ni les connotations qui se développent dans des situations concrètes de la vie quotidienne. On voit comment les différents codes s'insèrent dans des ensembles sociaux. L'oralité bien définie n'est pas défigurée mais n'est pas non plus poétisée. J'ai trouvé ces trois semaines de stages d'une remarquable efficacité et j'ai beaucoup apprécié l'homogénéité de l'équipe. On passe d'une sorte de degré zéro à une véritable initiation et à un domaine d'application qui n'est pas simplement vulgaire bricolage. Cette initiation progressive débouche sur un début de compétence non négligeable et met en branle un désir d'application. En effet, un certain nombre de participants manifestait, semble-t-il, avec conviction une volonté de vérification immédiate sur le terrain. En fait cette initiation élémentaire n'est pas une simple vulgarisation : elle fournit un outil d'analyse rapidement utilisable. J'ai l'intention d'étudier le problème des interférences linguistiques dans une langue africaine par rapport au français et de voir comment les deux systèmes entrent en contact et se distordent.